

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

L'OMBRE DE MOLIÈRE

BARBIER P.J.

Intermède — 1847

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

MOLIÈRE	18 répliques
MERCURE	18 répliques
UN JEUNE POÈTE	9 répliques
LA COMÉDIE SÉRIEUSE	2 répliques
LA COMÉDIE LÉGÈRE	2 répliques

Personnages muets & suite : LES PERSONNAGES DES COMÉDIES DE MOLIÈRE

SOMMAIRE

☞ Cliquez sur un acte pour y accéder directement

L'OMBRE DE MOLIÈRE	5
---------------------------------	----------

L'OMBRE DE MOLIÈRE

SCÈNE PREMIÈRE

(S'asseyant.)

(Il se lève.)

MERCURE *(seul)*

Holà ! — Ho ! — Molière !... Eh ! — Ne répondras-tu pas,
Maraud ? Je cherche en vain la trace de ses pas.
Je me suis fourvoyé ! — Mon pauvre ami Mercure,
On t'échappe. — Devant que la nuit soit obscure,
Je veux tenir mon drôle.
Ouf ! Cela me déplaît,
Faire courir un dieu comme on fait un valet !
Car enfin je suis dieu, fût-ce de vieille date.
Çà, voyons ! — En quels lieux sommes-nous ? — Tête ingrate,
Ne te souvient-il pas que Mercure autrefois
Commit quelque fredaine à l'ombre de ces bois
Vois-je point le bocage où Vénus me fut tendre ?
Sont-ce les bords du Xanthe, — ou les bords du Scamandre ?
N'est-ce pas l'Eurotas, où jadis s'attarda
Le seigneur Jupiter dans les bras de Lédà ?
Ou... Ma foi, je ne sais ! — Mais quel sommeil me presse ?
Je dors debout... Bonsoir !... Parbleu ! C'est le Permesse !
Oui, voilà Castalie aux rivages fleuris,

5

10

15

Hyppocrène aux flots purs.... s'ils n'étaient point taris !
Je ne m'étonne plus qu'on y dorme à cette heure. 20
Il faudra que Molière un instant y demeure,
Et peut-être verrais-je, au seul bruit de sa voix,
Courir les flots pressés et reverdir les bois !
Oui, mais en attendant je fais le pied de grue,
Et c'est traiter un dieu de façon incongrue : 25
Qu'on me reprenne encore à quereller Caron
Pour faire à ces humains repasser l'Achéron.
Ce matin , égaré dans les demeures sombres ,
Je rencontre Molière errant parmi les ombres :
Je l'appelle, il m'aborde, et me serrant la main : 30
Mercure, me dit-il, que fait le genre humain ? —
La plaisante demande ! Ai-je dit. Par Hercule !
Le genre humain, Molière, est toujours ridicule.
Il trahit la raison qui le veut conseiller. —
Le fait-on rire au moins ? — Non, on le fait bâiller ; 35
Si ce n'est aux grands jours où ta muse hardie
Réveille en son tombeau la vieille comédie ,
Et respectée encor des rides et du temps
Enseigne la jeunesse aux muses de vingt ans.
Le théâtre a perdu son mâle caractère. — 40
Alors il m'a pressé de l'amener sur terre :
J'ai remis à peu près son âme avec son corps,
Et nous sommes sortis de l'empire des morts,
Admirant en chemin dans son vaste domaine
Cette immortalité de la sottise humaine. — 45
Peste ! Où vais-je chercher ce merveilleux discours ?
Si Molière n'en vient interrompre le cours,
Je suis bientôt à bout de verve et de logique.
Pourquoi m'a-t-on donné le droit mythologique
De tirer à mon gré les âmes des enfers ? 50
Il en faut accuser quelque faiseur de vers,
Un fou Grec ou Latin ! — Car tout dieux que nous sommes,

Qu'est-ce que nous ferions sans le cerveau des hommes ?
Enfin je l'aperçois.

SCÈNE II

Molière, Mercure.

MERCURE

Je te fais compliment !
Fi ! — Te sauver de moi, Molière ?

55

MOLIÈRE

Franchement,
Je voulais plus tranquille errer à l'aventure.
Sais-tu que les humains font des progrès, Mercure ?
J'ai vu de bons côtés au monde où nous voilà.

60

MERCURE

Je m'embarrasse bien de ces animaux-là !

MOLIÈRE

Bon ! Tu ne crois à rien !

MERCURE

Tout au plus à moi-même.

MOLIÈRE

En ce point-là pourtant, je ne suis pas extrême.
Je ne les donne pas tous pour de braves gens ;

65

Et même, j'en ai vu beaucoup d'assez méchants ;
Mais , si d'un faux semblant mon esprit ne se leurre ,
Chacun d'entre eux est pire et la masse est meilleure,
Les vices, je le sais , ont pouvoir sur chacun ;
Mais ces vices épars marchent au bien commun.
La route sous les pas semble s'être aplanie,
Les rangs ont disparu dans cette foule unie,
Et cela m'a touché de voir en mon chemin
Des rois et des sujets qui se donnaient la main.

70

MERCURE

Ma foi, qu'ils soient d'accord ou se fassent la guerre,
À te parler tout franc, il ne m'importe guère.
Tu perds le bon vieux rire à si bien raisonner,
Et voilà ta gaité prête à t'abandonner.

75

MOLIERE

Non, je veux être juste avant que de médire ; —
Mais je retrouverais trop de sujets de rire
Si ma muse au théâtre avait encore accès...
Et la France d'abord ne parle plus français !

80

MERCURE

C'est un autre français du moins.

MOLIERE

Comment, un autre !
Il semble qu'on pouvait se contenter du nôtre.
Beaucoup de leurs défauts sont par l'âge effacés,
Mais par d'autres défauts ont été remplacés .
Le ridicule humain est une hydre fertile ;

85

Une sottise morte en fait renaître mille!
Que ne puis-je revivre, et d'un pinceau joyeux
Leur peindre encor les traits qui m'ont frappé les yeux ! —
Toujours pour ces vivants un beau transport m'agite !

90

MERCURE

C'est assez discourir, il faut rentrer au gîte ;
Viens-t'en, Molière.

MOLIÈRE

Non, avant que pour jamais
Je me sois séparé d'un monde que j'aimais,
Je veux que ma visite y demeure connue,
Et qu'il garde longtemps trace de ma venue.
Cherche-moi dans la foule un poète nouveau,
De coeur naïf encore et d'honnête cerveau,
Échauffé pour son art d'une amoureuse flamme
Qu'il n'ait point de génie et qu'il ait un peu d'âme :
C'est le point principal. — Je le veux conseiller.

95

100

MERCURE

Certes un pareil trésor ne se peut trop payer !
Ce sont des raretés à n'en point trouver une,
Bien que de nos rimeurs l'espèce soit commune.
Si tu veux que le ciel te le puisse accorder,
Sur un autre modèle il le faut demander.
La plupart n'ont plus foi dans cette poésie
Jadis attribuée aux buveurs d'ambrosie :
Ils y dirigent mal leur essor impuissant,
Et de leurs plus beaux vers le coeur demeure absent.

105

110

MOLIERE

Je prends donc le premier qui s'offre sur ma route ;
C'est une occasion à dissiper ton doute,
Et tu peux t'assurer, malgré ton air railleur,
Que sortant d'avec nous il sortira meilleur.

115

MERCURE

Nous sommes à souhait servis par la fortune.
Voici d'un jeune fou la rencontre opportune,
Et rien qu'à voir ses pieds cheminer de travers
On devine aisément que l'homme fait des vers.

120

MOLIERE

Demeurons un instant à l'écart, je te prie.

SCÈNE III

Molière, Un jeune poète, Mercure.

LE POÈTE

Oui, l'inspiration est pour jamais tarie ;
Adieu la comédie et sa joyeuse humeur !
L'homme est sans probité, sans vertu, sans honneur !
À peine il fournirait des vers à la satire,
Et ce n'est plus le lieu de chanter et de rire !
La voix est impuissante à le bien outrager :
C'est d'un bâton noueux qu'on le doit fustiger.
Je voudrais écraser cette race funeste,
Et lui souffler d'un coup l'incendie et la peste !!!
Morbleu !

125

130

MERCURE (*à part*)

Jeune homme, doux !

MOLIÈRE

Mon fils, écoute-moi.

LE POÈTE

Qui me parle ?

MOLIÈRE

Molière.

135

LE POÈTE

Ô mon maître, est-ce toi ?

MERCURE

Eh ! Sans doute ! C'est lui, sans phrase et sans figure.
C'est son ombre du moins, et moi je suis Mercure.
Nous t'avons abordé pour deviser un peu.

LE POÈTE

Bien, ne l'interromps pas, puisque tu n'es qu'un dieu !

140

(Il s'assied en un coin du théâtre.)

MERCURE

Impertinent mortel !

MOLIERE

Prêt à quitter la place,
Je ne te puis donner que cet instant qui passe.
Sois-moi donc attentif et tâche à profiter.
La bouillante jeunesse est prompte à s'emporter : 145
Il semble tous les jours à ces bruyants courages
Qu'ils ne sauraient au monde épargner les outrages :
Mais pour tout condamner comme ils font, connais-tu
S'ils sont bien assurés de leur propre vertu ?
Ne prononce jamais un semblable anathème, 150
Avant que tu te sois replié sur toi-même,
Et juge d'un esprit au calme ramené
Si tu n'as pas besoin d'être aussi pardonné. —
Eh ! mon Dieu! je le sais, dans la fougue de l'âge
On se plaît à frapper des vices qu'on partage, 155
Et contre leur attrait n'étant pas assez fort,
On veut à les blâmer faire un dernier effort.
Mais sans tremper tes vers au fiel de la satire,
Dans ses plus grands excès tourne le vice au rire :
J'ai fait rire mon temps sur ses propres douleurs, 160
Et ma gaité souvent fut voisine des pleurs. -
D'ailleurs qu'espères-tu de ta rude colère ?
Pour convaincre les coeurs tu dois d'abord leur plaire;
Sous le fouet rigoureux d'un maître on se défend,
Mais sous la main d'un père on redevient enfant. 165
La faiblesse est commune à tous tant que nous sommes,
Et pour les corriger il faut aimer les hommes.

MERCURE (à part)

Un dieu de mes amis n'a pas tant de vertu,
Il n'aimait point Sosie et l'a fort bien battu.

LE POÈTE

J'écoute avec respect tes austères paroles, 170
Et déjà tu me rends l'espoir et me consoles,
Ô mon maître ! — Pourtant, si j'ose en raisonner,
Les champs sont épuisés où nous pouvons glaner ;
Et ta muse immortelle a, d'une main sacrée,
Serré tous les épis de leur moisson dorée. 175
Je consens qu'à tes pas on demeure attaché,
Quelle est la chose humaine où tu n'as point touché ?
Il n'est plus en notre âge une mine féconde,
Et l'inspiration a disparu du monde.

MOLIÈRE

C'est en toi qu'elle manque et non dans l'univers. — 180
Regarde mieux, mon fils; l'homme est toujours divers,
Bien qu'il soit toujours homme ; et, pour qui voit les choses,
Le nombre est infini de ses métamorphoses.
Ainsi change la mer sous un vent incertain,
Furieuse le soir et calme le matin ; 185
Tantôt resplendissante et tantôt effroyable,
Et jamais un seul jour à soi-même semblable.
Pourtant ce sont les flots au même sein conçus,
Et menaçants ou purs tu peux voguer dessus.

MERCURE *(se levant)*

Belle comparaison ! Les flots ! Les vents ! L'aurore ! 190
La figure me plaît et la phrase est sonore.
Sur l'une et l'autre mer on peut bien s'engager,
Mais la première affaire est d'apprendre à nager.

LE POÈTE

Aide-moi donc, Molière, à chercher une voie
Où je retrouve encore un écho de ta joie.
Passons les médecins : ils sont savants.

195

MOLIERE

Tant mieux !
Il est vrai qu'ils en sont parfois plus ennuyeux.
Mais si leur grand savoir les a faits vénérables,
Par beaucoup de côtés ils restent vulnérables :
Plus d'un mériterait le nom de charlatan,
Et nous te renvoyons aux vendeurs d'orviétan.

200

MERCURE

N'auras-tu point pitié de leur gent assassine ?
Quoi ! Même après ta mort railler la médecine !

MOLIERE

Bon ! C'est une raison pour la railler plus fort.
Veux-tu pas qu'elle coure après moi qui suis mort ?

205

LE POÈTE

Je t'accorde ceux-ci ; mais qui pourra me rendre
Les marquis du vieux temps, au pied fin, à l'oeil tendre,
Tout fiers de leurs rubans et de leur qualité,
Caressant leur sottise avec leur vanité,
Selon leur mauvais goût faisant la loi suprême,
Et jugeant une pièce avec : Tarte à la crème !

210

MOLIÈRE

Ma foi, vous en avez qui ne leur cèdent pas,
Et sur beaucoup de points les vôtres ont le pas.
Si nos marquis vivaient en des loisirs futiles, 215
Peut-être ils n'avaient pas le pouvoir d'être utiles ;
Mais la France aujourd'hui réclame tous ses fils,
Et qui perd sa jeunesse a volé son pays. —
Veux-tu d'autres sujets ? La suite en est nombreuse,
Tu peux y promener ta plume aventureuse, 220
Et guider tour à tour ta verve et ta raison
Vers la place publique ou bien vers la maison.
Là, c'est monsieur Jourdain dont la tête fêlée,
Du désir de régner est tout ensorcelée.
La noblesse à ses yeux a perdu de son prix, 225
Mais le pouvoir sourit à ses petits esprits.
Enflé de sa roture et de sa bourgeoisie,
Il prétend régenter l'Europe avec l'Asie,
Dans leurs plus beaux efforts empêche les grands coeurs,
Et raille le génie avec des airs moqueurs. 230
Cependant quand il a bien servi la patrie,
Quand une noble idée à son front s'est meurtrie,
Il rapporte chez lui ses lauriers triomphants,
Et ne sait ce qu'ont fait sa femme et ses enfants ! —
Ici c'est Philaminte et son humeur savante, 235
Mais non plus seulement pour Vaugelas fervente ;
D'un plus digne sujet son cerveau s'est épris :
Il est temps de passer la quenouille aux maris,
De prendre comme il faut son rang dans la famille,
D'enseigner l'impudeur et le code à sa fille, 240
D'expliquer librement l'évangile et la loi,
Et de nous faire enfin cocus de bon aloi !
Pour Trissotin, la race en est si fort accrue
Qu'on trouve ce gredin à tous les coins de rue ;

L'un, l'effroi du papier et la honte de l'art , 245
S'environne à plaisir d'un éternel brouillard,
Va chercher dans les cieux le vague et le mystère ,
Et se croirait perdu s'il restait sur la terre.
L'autre est à qui le paie, et fait en même temps
Des chansons pour les bleus et des vers pour les blancs, 250
Souille la probité dont l'éclat l'importune,
Et sur son déshonneur établit sa fortune.
L'autre enfin, oubliant d'apprendre le français,
Le prétend inutile et lui fait son procès ,
Sur des absurdités bâtit un beau système, 255
Et veut m'avoir compris beaucoup mieux que moi-même !
Voilà de vos rimeurs, et monsieur Trissotin
Avait meilleure grâce à nous parler latin !
Dirais-je enfin Tartuffe et son âme hypocrite ?
À ce seul souvenir ma voix encor s'irrite. 260
Tartufe ! Il est partout, dans le temple, au Sénat,
Sous l'habit du tribun, sous le dais du prélat !
Bien différent du gueux qu'au parvis d'une église
Monsieur Orgon recueillit sans souliers ni chemise,
Il porte haut la tête, et d'un encens banal 265
Enfume des coquins dans un dévot journal.
Habile à raconter de pieuses histoires,
Des moines et des saints il écrit les mémoires ;
Il parle au nom du peuple et de la liberté !
C'est lui qui prône en chaire un bal de charité, 270
Et du gain qu'il en tire amasse des retraites
Pour les filles de joie et les voleurs honnêtes.
De leurs deniers pourtant il vit avec éclat,
Criant fort, mangeant bien, jusqu'à ce que l'État,
Dupe des beaux dehors de ce fourbe émérite, 275
Le hausse à quelque emploi digne de son mérite !
Si tout ce que j'ai dit te semble un peu gaulois,
Il en faut accuser le vieux parler français.

Je hais la muse frêle et timide ; et la mienne
Trahit dans ses instincts la race plébéienne ;
Elle aime la rudesse, et sans chercher le mot,
Quand elle trouve un sot, elle l'appelle un sot.

280

MERCURE

Quel malheur qu'il soit mort ! — Eh bien, poète imberbe ?

LE POÈTE

Eh bien ! Mon cœur s'emplit d'une flamme superbe !
C'est peu de t'admirer, Molière, il faut t'aimer !
Tous les nobles désirs me viennent animer.
Merci ! — Je vais m'enfuir dans quelque solitude,
Et là, tout au silence, aux veilles, à l'étude,
Je prétends...

285

MOLIÈRE

Non, sois homme avant d'être écrivain !
Le travail te serait quelque chose de vain,
Si tu n'avais d'abord étudié le monde.
Laisse aux savants poudreux leur retraite profonde :
Regarde, observe, pense ; et que tes yeux vainqueurs
Comme en un livre ouvert sachent lire en nos cœurs.
Attentif et muet c'est dans la multitude
Que tu dois chaque jour faire ta solitude.
Dans sa naïveté surprends l'homme : à ce prix,
Tu feras circuler la vie en tes écrits.
* Il faut qu'au premier coup l'image en soit tracée. —
* Ainsi dans une épître à Mignard adressée,
* Je louais son pinceau de produire à nos yeux
* Cette belle peinture inconnue en ces lieux,
* La fresque, dont la grâce à l'autre préférée,

290

295

300

- * Se conserve un éclat d'éternelle durée ;
- * Mais dont la promptitude et les brusques fiertés
- * Veulent un grand génie à toucher ses beautés .

305

MERCURE

Pardieu ! Je me veux mettre aussi de la partie !
Mon fils, j'aurai du moins ta jeunesse avertie
De tous les mauvais pas où tu rompras ton cou,
Si tu suis les conseils de cet honnête fou.
Tu seras détesté de toute créature,
On lâchera sur toi l'outrage et l'imposture,
Et si tu ne meurs pas à force de chagrins,
On en viendra peut-être à te casser les reins.
Mais d'abord tu vivras crasseux et pauvre hère,
Sommeillant sur la dure et faisant maigre chère,
Sans habit, sans foyer, sans toit; et tu verras
Des coquins attablés qui seront gros et gras,
Et qui feront, au bruit de leur joie insolente,
Rougir la nudité de ta vertu tremblante !...
Est-ce là le destin d'un homme de bon sens ?—
Laisse à d'autres que toi ces rêves languissants.
Prends-moi sur toute chose une plume facile,
Écris mal et beaucoup !... Sois à l'argent docile,
Pille tout, vole tout, partout cherche ton bien ;
Langue, vertu, parents, ne considère rien ;
Promène sur le monde une parole amère,
Raconte s'il le faut les amours de ta mère,
Et, toujours étonné de ta propre valeur,
Sois ensemble écrivain, commerçant et voleur ! —
Alors les gens de goût te salueront poète.

310

315

320

325

330

MOLIERE

Non, ne l'écoute pas ; c'est un dieu malhonnête. —

Beaucoup ont comme lui des discours obligeants
Pour inviter à mal le coeur des jeunes gens. 335
Mais que chez toi, mon fils, le courage renaisse.
C'est un crime toujours d'affaiblir la jeunesse.
Peut-être à mille ennuis tes vingt ans vont s'offrir ;
Mais je puis t'enseigner comme il les faut souffrir.
Il convient que ton âme aux dégoûts se résigne, 340
Quand du nom de Monsieur on ne m'a pas cru digne,
Quand un parti dévot s'est acharné sur moi,
Et quand un sot marquis, m'ayant vu chez le Roi,
Et me venant en hâte accoster au passage,
A contre ses habits déchiré mon visage ! — 345
En ai-je moins de gloire, et restai-je outragé ?

LE POÈTE

Non, mais un siècle après ton pays t'a vengé.
Leurs fils ont chèrement expié ta blessure,
Et sur leur propre font a rejailli l'injure.

(Il entraîne le jeune homme hors du théâtre.)

MOLIÈRE

Tu dis vrai : l'avenir tient compte du passé ; 350
L'homme est de ses douleurs bientôt récompensé ;
Et qui n'a souhaité que l'immortelle gloire
Voit par delà les ans s'agrandir sa mémoire.
Travaille, et tu verras ta pensée et tes vers
Dans un temps éloigné réjouir l'univers. 355
Mais que pour ton honneur d'abord on te renomme :
L'art se ressent toujours des bonnes moeurs d'un homme;
Et reflétant ta vie en de sages écrits
Tu gagneras à toi les coeurs et les esprits.
Écoute ces clameurs de la France nouvelle ! 360

C'est moi qu'on applaudit et c'est moi qu'on appelle.
Viens, et connais le but où je veux t'entraîner.
C'est un peuple assemblé qui me va couronner !
C'est la scène, témoin de mes premières armes !
Viens ! Ce sont mes enfants, et je verse des larmes !

365

MERCURE *(courant après Molière)*

Eh ! Molière !... Pourquoi te sauves-tu si fort ?
Cela n'est point décent de courir, pour un mort !

SCÈNE IV

(Le théâtre change d'aspect, et représente un temple au milieu duquel s'élève le buste de Molière. Les personnages des comédies de Molière arrivent de côtés différents, les uns avec la Comédie légère, les autres avec la Comédie sérieuse.)

LA COMÉDIE LÉGÈRE

Je suis la Comédie aux légères allures ;
Ma bouche est pleine de chansons ;
Je conduis après moi les rieuses figures
Des plus fous de mes nourrissons.

370

* Voici venir à toi le bonhomme Gêronte,
* Monsieur Jourdain en grand habit de cour,
* Un mêdecin savant aux pratiques d'amour,
* Marscarille en marquis, Jodelet en vicomte;

375

* Sganarelle, et Georges Dandin,
* Et la race des Sottenville,
* Monsieur de Pourceaugnac qui pour voir la grand'ville
* S'en est venu du pays Limousin,
* Et la tête en ruses fertile
* De notre bon ami Scapin.
Que d'autres pleurent ta gloire !

380

Pleurer ne sied pas à mes yeux,
Et je croirai faire mieux
Si j'honore ta mémoire
De mon rire le plus joyeux.

385

LA COMÉDIE SÉRIEUSE

Je suis la Comédie aux grâces plus austères ;
C'est moi qui t'inspirai tes mâles caractères,
Et, promenant tes yeux parmi le genre humain,
A dessiner ses traits guidai ta forte main.

390

En toi d'un même coup, aux rives de la France,
J'ai ressuscité Plaute, et Ménandre, et Térence ,
Et voici sur mes pas, de ton heur triomphants,
Une palme à la main, tes fidèles enfants ;

* Don Garcie et Psyché, qui hors de mon domaine

395

* M'ont fait en maint endroit toucher à Melpomène ;

* Dorine avec Chrysale, et le bon sens bourgeois

* S'exprimant par leur bouche en un discours gaulois ;

* Alceste dont le coeur aime encor Célimène,

* Et Philinte indulgent à la faiblesse humaine ;

400

* Don Juan aussi, courant de beautés en beautés

* Où l'emporte l'ardeur de ses sens irrités, -

* Et que le temps moderne, amant des rêves sombres,

* A fait pâle, fantasque et perdu dans les ombres :

* Arnolphe suit Agnès au parler ingénu,

405

* Et le vieil Harpagon est lui-même venu :

Tous veulent rendre hommage à l'immortel génie

Dont la grave parole a touché leur manie,

Et tu vois l'univers à tes pieds prosterné :

Tartuffe est seul absent et n'a point pardonné.

410

Que ma soeur, tout entière à son humeur folâtre,

De ses éclats joyeux emplisse le théâtre,

Je ne puis l'imiter et je baisse la voix;

Ta mort m'a fait pleurer pour la première fois.

LA COMÉDIE LÉGÈRE

Pourquoi pleurer, si tu nous as fait rire ? 415
Rions encore après les ans nombreux ;
Les poètes sont malheureux
Qui descendent au sombre empire
Et n'ont laissé que des pleurs après eux.
Je veux, comme la folie, 420
Faire sonner mes grelots,
Et mêler en mes bons mots
La France avec l'Italie.
Ne redoute pas que j'oublie
Les jours heureux où, courant le pays, 425
Nous voyagions sans gros bagages ?
Nous n'avions pas encor présenté nos hommages
À la cour du roi Louis.
Te souviens-tu de sa jeunesse
Et des splendeurs de son palais ? 430
Comme il dansait en nos ballets
Avant la morose vieillesse !
Il jouait le Soleil et jouait Apollon :
Aujourd'hui, sous la froide pierre ,
Comme toi, mon pauvre Molière, 435
Il est étendu tout du long.
Mais sont-ce là des pensées
À nourrir en mon esprit ?
Que bien plutôt ma bouche qui sourit
Redise nos fêtes passées ! 440
Ma voix y charmait tour à tour
Ceux de la ville et de la cour ;
Et d'une humeur généreuse,
Sans les vouloir outrager,

J'ai rendu la foule heureuse 445
 Que je n'ai pu corriger. —
 Souffle aujourd'hui ta vive poésie
 A des esprits calmes et résolus !
 Ramène la splendeur de mes ans révolus ,
 Et m'enivre encor d'ambrosie ! 450
 J'ai foi dans la suite des jours
 Pour contenter ma fantaisie ,
 Et j'attends de jeunes amours !

(Les deux Muses couronnent le buste de Molière vers qui tous les personnages tendent des palmes. La toile tombe.)

LA COMÉDIE SÉRIEUSE

Ô Molière ! Le temps sur sa pente fatale
 Emporte les grandeurs , l'amour et la beauté ; 455
 Mais ta gloire à jamais parcourt d'une aile égale
 Les hautes régions de l'immortalité.
 En vain autour de lui s'amassent les ruines ;
 En vain il entraîne en son cours
 Des flots qui grossissent toujours; 460
 Par de là le temps tu domines,
 Et les choses qui sont divines
 Ne se mesurent point aux jours !
 Ton monument parfait demeure impérissable ;
 Le seul bruit de ton nom émeut tout l'univers ; 465
 Tes mains n'ont point bâti sur l'incertain du sable,
 Et tes derniers neveux répéteront tes vers.
 Mais moi, je ne viens pas comme la multitude
 Vers ta gloire qui me sourit ;
 Je porte au fond de mon esprit 470
 Une plus tendre inquiétude,
 Et viens offrir ma gratitude

À cette main qui me nourrit.

Je viens encore un soir emprunter de ton âme

Quelque chaleur nouvelle et quelque trait hardi ;

475

Ô mon père, je viens réchauffer à ta flamme

Mes membres frissonnants et mon sein engourdi

Si tu ne peux renaître, au moins dans leur poussière

Je veux chercher tous tes trésors ;

Sois favorable à mes efforts,

480

Et me tends la main, ô Molière !

Les vivants n'ont plus la lumière,

Je vais la demander aux morts.